

LE MYTHE DE L'ILE DANS L'ŒUVRE DE MARGUERITE YOURCENAR

Elena PESSINI
Université de Parme

Il est sans doute avant tout nécessaire de s'interroger sur la légitimité de l'association des deux termes: "mythe" et "île". Ne vaudrait-il pas mieux, en effet, parler d'un thème récurrent, d'une configuration spatiale maintes fois présente au sein du corpus yourcenarien: des îles réelles, celle de Crète, par exemple, où vit Icare, l'un des premiers personnages créés ou mieux repropoés par l'auteur, jusqu'à celles que connaît Nathanaël, en passant par les îles virtuelles, lieux en retrait du monde, demeures-prisons où se jouent les drames de l'amour. L'évocation de l'île fait bien surgir, pour le dire avec les mots de Tournier, des "histoires que tout le monde connaît déjà"¹, les îles d'Ulysse, celle d'Achille, celle de Robinson pour rester plus près de nous; histoires sur lesquelles se greffent les thèmes du dépaysement, de l'exotisme, du voyage, de l'utopie. Mais d'autres problématiques autorisent l'utilisation d'un terme aussi dense et riche en implications que le mot "mythe": celle de l'homme confronté à son destin, de l'exil, d'un lieu idéal, primordial, micro-structure, micro-représentation du monde se suffisant à elle-même. Mythe que Yourcenar creuse et enrichit, faisant de l'île le lieu par excellence, destiné non plus à contenir l'homme mais à faire corps avec lui et à devenir son tombeau, car la mort du héros ou tout au moins la rencontre avec la mort est étroitement liée au lopin de terre à la dérive.

Mais l'île que nous trouvons en ouverture aux œuvres yourcenariennes, simple emprunt à la mythologie grecque, sera transformée au fil des créations, changera de visage, de physionomie, et la terre frisonne qui accueille Nathanaël malade n'y ressemble plus guère. Ce premier lieu est la Crète, que Marguerite Yourcenar choisit comme cadre à son *Jardin des Chimères*, œuvre peu convaincante s'il en est, et qui ressemble d'ailleurs

¹ M. Tournier, "La dimension mythologique", dans *Le Vent Paraclét*, Gallimard, 1979 (Folio), p.189.

bien peu à une île. Les indications scéniques sont à ce propos particulièrement éloquentes:

Un sous-bois profond, ténébreux. Sur l'herbe, à travers les feuillages épais, dardent les flèches d'or du soleil, plus aiguës dans cette pénombre fraîche (JC 15).

La mer n'apparaît qu'à la scène IV et presque comme une allusion, en touche légère:

Derrière eux les arbres, à l'horizon, une ligne phosphorescente brille indistinctement par instants. C'est la mer de Crète, qui, tout à l'heure, à l'aube, sera d'or sous les premiers rayons du soleil (JC 43).

La violence du paysage, son caractère accidenté², repoussent ceux qui pourraient y arriver et emprisonnent ceux qui y vivent. Avec comme centre de gravité le labyrinthe, l'île semble se suffire à elle-même, se nourrissant du désespoir des hommes qu'elle assigne à résidence. Elle s'apparente donc à un quelconque lieu clos, figé, astreignant et qu'il faut fuir. S'envoler hors de l'île est synonyme de liberté spatiale, de conquête, d'accès à un ailleurs qui se fait par le regard, par la vision du monde. Mais la terre crétoise s'affirme comme le contraire de cet ailleurs, son empêchement. Au sein d'un symbolisme un peu simpliste, elle est la terre opposée au ciel, opposée à la divinité vers laquelle Icare concentre tous ses efforts: le soleil. Tout s'y combat, les éléments ainsi que l'homme et le monde, l'homme et le cosmos, le tout, l'absolu qui ne peuvent s'unir que par la mort. C'est cette île de tensions et de pôles contraires qui subit une transfiguration à travers les œuvres de Yourcenar, même si certaines constantes demeurent. Annonçant un *topos* que nous retrouverons souvent, la terre du labyrinthe est liée à la mort, à une double mort, celle de Dédale qui succombe de n'avoir pas osé jusqu'au bout et celle d'Icare qui meurt d'avoir trop osé. De l'expérience d'Icare, il ne reste somme toute qu'une tentative, une vie brûlée. Le combat livré par l'homme contre l'île labyrinthique a vu vaincre cette dernière, immuable après qu'Icare s'en est allé. C'est elle, ses rochers, ses vagues qui le contemplant mort.

² "Un lieu d'immobilité et de silence. – A l'horizon, des glaciers transparents et bleus dressent sur le ciel pâle leurs cimes géométriques aux arêtes vives. Au premier plan, un amas de rochers noirs qui s'écroulent en un chaos surhumain. Nul souffle de vent. Nulle forme de vie végétale: dans l'espace infini, les montagnes de neige prennent un aspect de mirage." (JC 64).